

João Bernardo : Peut-être...

I – Ces modèles qui ont échoué

Et aujourd’hui, demain, comment saisir la contemporanéité des identitarismes politiquement corrects, des produits bio et de l’industrie culturelle de masse ?

Qu’elle soit de tendance marxiste ou anarchiste, la gauche se divise actuellement en deux courants.

1. La gauche-éponge

Le premier courant de la gauche procède comme une éponge, absorbant l’écologie et les identitarismes à la mode, à tel point que la plupart des prétendus marxistes et des prétendus anarchistes n’ont plus aucune spécificité. Quel bénéfice en ont-ils tiré ? Pour ceux qui connaissent quelques-uns des livres et des articles que j’ai écrits¹, mon opinion sur ces éponges n’est guère difficile à deviner.

*

Depuis la préface à l’édition espagnole de «Pour une théorie du mode de production communiste²», la critique de l’écologie a été l’un des objectifs constants de mon activité. «Aujourd’hui, de nombreuses personnes accueillent favorablement l’idée d’une technologie non capitaliste, ai-je écrit dans cette préface. Deux tendances générales me paraissent particulièrement critiquables. La première, suivie par la plupart de ceux qui se disent “écologistes”, consiste à prôner un arrêt de la croissance industrielle et un retour, au moins partiel, à certaines techniques de production précapitalistes. L’ambition de revenir à des époques historiques passées est le prototype de l’utopie, et il est inutile de gâcher davantage d’encre à démontrer l’impossibilité d’un tel retour, alors que cela a été démontré des milliers de fois auparavant ; ceux qui n’en sont pas convaincus sont uniquement ceux qui ne changeront jamais d’avis.» Inutile de gâcher davantage d’encre, ai-je écrit, et effectivement cela ne sert à rien, parce que, si les arguments théoriques restent sans effet, les catastrophes pratiques précipitées par l’agroécologie, comme celle qui vient de se produire au Sri Lanka, ne peuvent même pas convaincre ceux qui ont décidé de fermer les yeux. Rien ne résiste mieux à la réalité que la foi. «Quant à la défense de la “croissance zéro”, observais-je alors dans cette préface, il est curieux de constater qu’elle est prônée autant par de nombreux écologistes que par des économistes capitalistes les plus conservateurs.» Ainsi furent esquissées les deux grandes lignes de ce qui allait être, à partir de ce moment-là, ma critique des écologistes.

¹ On trouvera de nombreux articles de l’auteur traduits sur ce site : <https://nfnf.eu/spip.php?rubrique23>. Certains ont aussi été publiés sous forme de livres : João Bernardo, Loren Goldner, Adolph Reed Jr., *La Gauche identitaire contre la classe*, NPNF, 2017 ; João Bernardo, *Contre l’écologie*, NPNF, 2017 ; João Bernardo et Manolo, *De retour en Afrique. Des révoltes d’esclaves au panafricanisme*, NPNF, 2018 ; João Bernardo et Passa Palavra, *L’autre face du racisme*, NPNF, 2021 ; João Bernardo, *Ils ne savaient pas encore qu’ils étaient fascistes*, NPNF, 2021 ; João Bernardo, *Anticapitalisme, anti...quoi ?* NPNF, 2021 ; *Économie des processus révolutionnaires*, Vosstanie, 2021 (NdT).

² João Bernardo, *Para una Teoría del Modo de Producción Comunista*, Zero, 1977.

J'ai ensuite développé cette critique dans deux autres directions, en montrant, d'une part, comment l'écologie est un élément, voire un instrument, des formes d'exploitation capitaliste les plus barbares. D'autre part, j'ai essayé d'exposer les déséquilibres causés par les systèmes technologiques précapitalistes qui (facteur aggravant) ne disposaient pas des possibilités actuelles pour les corriger. En remettant en cause la notion de progrès, le postmodernisme a ouvert la voie à l'apologie de la régression, renforçant les mythes de l'archaïsme, mais en fin de compte l'utopie du retour à des époques historiques dépassées se révèle être une dystopie.

Malgré tout ce que je pensais, j'ai été surpris lorsque, au cours de mes recherches sur le fascisme, j'ai découvert la relation intime entre l'écologie et le national-socialisme allemand, dans la mesure où l'agro-écologie était la doctrine officielle du ministère de l'Approvisionnement et de l'Agriculture sous le Troisième Reich. En effet, même sans atteindre une telle prééminence, l'écologie a imprégné tous les fascismes. Cela m'a permis de comprendre que l'écologie dérive directement du métacapitalisme qu'Hitler et Himmler avaient commencé à appliquer dans les territoires conquis à l'Est, pendant la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, les mouvements écologistes prônent une inversion similaire des mécanismes de la productivité. La barbarie est la même. La gauche qui promet aujourd'hui l'agroécologie comme si c'était sa propre invention – et je ne pense pas seulement au Mouvement des travailleurs sans terre au Brésil et à ses satellites – ignore, ou tente de dissimuler, la genèse et l'histoire de l'agroécologie.

*

J'ai aussi beaucoup analysé les identitarismes. En bref, qu'ils se revendiquent du genre, de l'ethnie ou de la couleur de peau, les identitarismes reproduisent en quelque sorte les nationalismes, mais en les adaptant à l'époque de la transnationalisation économique et de la mondialisation de la culture. La situation est doublement aggravée parce que la transnationalisation n'a pas modifié le marché du travail, sauf au sein de l'Union européenne, de sorte que le nationalisme a été dépassé par le capital, bien qu'il reste en vigueur pour la classe ouvrière, divisée le long des frontières nationales ou des blocs de nations. Désormais, l'identitarisme s'ajoute à ce vieux nationalisme des travailleurs, et reproduit les conséquences néfastes du nationalisme.

La critique de l'identitarisme ethnique est simple, parce qu'il reproduit le racisme en vigueur entre les deux guerres mondiales ; il met simplement un signe positif là où l'autre mettait un signe négatif, et vice versa. Marcus Garvey a tout dit lorsqu'il a proclamé : «*Nous avons été les premiers fascistes.*» Et, pour ceux qui n'avaient pas compris, il expliquait : «*Mussolini a copié le fascisme sur moi, mais les réactionnaires noirs l'ont saboté*»³

Et tout comme le racisme du Troisième Reich avait besoin d'une antirace (les Juifs), les identitarismes, tant ethniques que sexuels, ont besoin d'une anti-identité. Sinon, il n'y aurait aucun argument logique pour refuser aux personnes à la peau claire le même statut de victimes de l'esclavage ou de génocides que celui accordé aux Africains à la peau foncée ; il n'y aurait pas non plus d'argument logique pour priver l'eurocentrisme de la même légitimité que celle accordée à la promotion d'autres aires culturelles ; ni pour refuser au machisme le même statut que celui accordé au féminisme d'exclusion ; ni pour ne pas reconnaître aux hétérosexuels la même validité qu'aux autres. Mais les identitarismes, comme tous les nationalismes, ont besoin d'une asymétrie.

³ Cité dans Edmund David Cronon, *Black Moses. The Story of Marcus Garvey and the Universal Negro Improvement Association*, University of Wisconsin Press, 1968, p. 199 et George Padmore, *Panafricanisme ou communisme ? La prochaine lutte pour l'Afrique*, Présence Africaine, 1960, p. 106.

En réalité, la situation est bien pire, parce que les identitarismes de genre ajoutent aux conséquences néfastes du nationalisme une oscillation entre culture et biologie, biologie et culture, qui a particulièrement caractérisé le national-socialisme. En 2006, j'ai publié dans la revue de l'Institut Astrojildo Pereira un article⁴ dans lequel je déclarais, dès le début : *«Il y a quelques années, alors que je préparais un livre sur le fascisme [publié depuis], j'ai remarqué une convergence de vues entre un certain type de féminisme en vogue aujourd'hui et la forme raciste du fascisme, le national-socialisme hitlérien.»* Il fallait du courage à une revue pour publier ces lignes il y a seize ans, il en faudrait beaucoup plus aujourd'hui. Tout au long de l'article, j'expliquais cette convergence, car *«dans l'un de ses traits décisifs – l'attribution d'une racine biologique aux manifestations culturelles et l'idée que des manifestations culturelles données indiquent une certaine condition biologique – le féminisme qui domine aujourd'hui les cercles universitaires, prévaut dans les médias et est enclin aux approches de "genre", pour employer la terminologie actuelle, a actualisé un modèle de pensée qui caractérisait le racisme germanique dans sa version hitlérienne.»* En effet, les nationaux-socialistes confondaient les partisans de l'idéologie communiste ou socialiste avec les Juifs, considérés comme une catégorie biologique, et complétaient la circularité en attribuant à tous les Juifs une action idéologique subversive. De même, je poursuivais dans cet article : *«Le féminisme universitaire actuel fonde son interprétation du monde sur une division strictement biologique et construit à partir de là un édifice complexe de distinctions culturelles. Il procède de manière tout aussi désinvolté en sens inverse lorsqu'il attribue à un type donné d'idées, d'attitudes et de comportements une connotation biologique, masculine ou féminine selon les préférences.»*

Seize ans ont passé et, durant cette longue période, de curieuses nouveautés sont apparues dans le domaine du «genre». Rappelons tout d'abord que, déjà à la fin du XIX^e siècle, Houston Stewart Chamberlain, le précurseur le plus immédiat du racisme hitlérien, avait admis l'existence d'une biologie idéologique. *«Par rapport à la race, affirmait-il, il nous faut sans contredit les⁵ tenir pour une CONSEQUENCE.»* Et immédiatement après, il lançait un avertissement : *«Mais gardons-nous d'évaluer trop bas la contribution de cette anatomie intérieure et invisible, de cette dolichocéphalie ou de cette brachycéphalie purement spirituelles – qui agit comme CAUSE et dont l'action est de la plus vaste portée⁶.»* Vers la fin de son livre, Chamberlain insistait sur le fait que *«ce que nous désignons sous le mot de "race" est un phénomène plastique en de certaines limites, et comme le physique réagit sur l'intellectuel, l'intellectuel réagit aussi sur le physique⁷.»*

Le racisme nazi adopta cette perspective, ce qui nous permet de comprendre pourquoi, en 1933, lors du congrès de son parti, Hitler désigna les peuples nordiques comme *«ceux qui appartiennent par l'esprit à une certaine race⁸»*. Et quand le Troisième Reich fut au bord de l'effondrement, le Führer insista encore : *«Nous parlons de la race juive par commodité de langage, car, pour parler précisément et du point de vue génétique, il n'y a pas de race*

⁴ João Bernardo, «Considerações Inoportunas e Politicamente Incorretas Acerca de uma Questão dos Nossos Dias», *Novos Rumos*, année 21, n° 45, 2006.

⁵ «Les» fait allusion aux «idées [...] qui agissent beaucoup plus vite, parce qu'elles orientent presque aussitôt toute la personnalité dans d'autres voies» (NdT).

⁶ Houston Stewart Chamberlain, *La Genèse du XIX^e siècle*, tome 1, Payot, 1913, p. 621 [disponible en ligne].

⁷ *Idem*, tome 2, p. 1154.

⁸ Cité dans Édouard Conte et Cornelia Essner, *La quête de la race. Une anthropologie du nazisme*, Hachette, 1995, p. 106.

juive.» Et d'expliquer : «*La race juive est avant tout une race mentale*⁹.» Or, la notion de transgenre n'est rien d'autre qu'une actualisation de cette «*race mentale*» et de cette «*anatomie intérieure et invisible*», remplaçant la dolichocéphalie ou la brachycéphalie «*purement spirituelles*» par des pénis et des vagins tout aussi «*spirituels*». Ceux ou celles «*qui appartiennent par l'esprit*» à un certain sexe font écho, sans le savoir, au discours d'Hitler en 1933.

En esprit et purement spirituels ? Si nous considérons toute idéologie comme spirituelle, alors les rituels religieux et le théâtre le sont aussi, tout comme les décors qu'ils ornent et recouvrent. Les discours sur le genre constituent aujourd'hui un scénario de théâtre prolix, voire de cirque. Lorsque les personnes transgenres ne sont pas de simples travestis, tout ce que la chirurgie plastique et les médicaments permettent de faire, c'est de déguiser la biologie avec un dispositif, peut-être plus durable que les jupes ou les pantalons, mais non moins fictif, car les hommes n'ont pas d'ovaires et les femmes pas de prostates. Au terme de ce périple, les discours sur le genre ont donné une nouvelle vigueur à l'un des thèmes fondateurs du racisme hitlérien – «*l'anatomie intérieure et invisible*».

Nous sommes confrontés au spectacle d'une société de *libre-service* dans laquelle chaque personne choisit l'identité de genre qu'elle souhaite assumer à ce moment-là, dans un alphabet particulier et illimité qui se termine provisoirement, dans le vide, par le signe d'une somme. De même que, dans les conceptions politiques de la gauche, l'internationalisme a dégénéré en une somme de nations, jusqu'à atteindre son contraire et réaffirmer les nationalités, de même l'universalisme se dégrade aujourd'hui en intersectionnalité.

Si on multiplie tous les facteurs de la formule [LGBTQIA+], quel résultat/produit obtient-on ?

Durant l'entre-deux-guerres, l'écologie et l'identitarisme racial se sont répandus dans le cadre du fascisme, et, après la victoire des Alliés, ils ont poursuivi une discrète existence souterraine. Mais ces idéologies ont refait surface à partir des années 1970, y compris au sein de la gauche. Elles ont connu une expansion considérable dans tout le spectre politique et, en seulement quelques décennies, elles sont devenues la doctrine officielle des démocraties, imprégnant également les régimes autoritaires. Rarement un si grand succès n'a été obtenu à un coût aussi faible. L'écologisme et l'identitarisme sont les fascismes du post-fascisme, et sont aussi néfastes que le fascisme classique. Dans un avenir proche, le paysage politique ne sera-t-il animé que par une lutte entre ces deux types de fascisme ?

2. La gauche pré-galiléenne

Nous avons affirmé que la gauche actuelle, marxiste ou anarchiste se divisait en deux courants. Le second courant a adopté une position pré-galiléenne, en fermant les yeux sur les preuves empiriques. De même que dans le passé, certains refusaient de regarder dans le télescope pour voir la planète Jupiter, de même ces personnes essaient aujourd'hui de ne pas regarder les nouvelles réalités et préfèrent s'accrocher aux pages de la doctrine. Cette gauche a abandonné toute préoccupation scientifique, définie par l'attention aux faits ; elle s'est transformée en un ensemble de religions, chacune étant divisée en une pluralité de chapelles, dans lesquelles l'analyse empirique est remplacée par la spéculation et les déductions à partir des phrases du prophète ou du saint de chaque foi.

Étrangère à toute réalité empirique, cette gauche ne se rend pas compte des transformations profondes subies par une classe ouvrière qui lui sert de référence idéologique. Il est vrai que, dans le schéma de la plus-value, la classe ouvrière occupe une place bien définie et continue. Si la force de travail est capable de fournir plus de temps de travail dans le processus de

⁹ Cité dans Joseph Billig, *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, Presses Universitaires de France, 2000, p. 300.

production que ce qui est incorporé dans la force de travail elle-même, alors cette dialectique définit le temps comme la substance du capitalisme et marque l'antagonisme entre ceux qui contrôlent le temps et donc s'approprient ses produits et ceux qui ne contrôlent pas le temps et donc ne peuvent recevoir les produits que des mains du patron. Il s'agit de l'éternelle division entre les classes sociales et, en ce sens, sa définition est inaltérable tant que durera le capitalisme.

L'écart entre le temps de travail fourni et le temps incorporé donne lieu à une plus-value, qui est au cœur de tous les conflits entre les classes sociales. La lutte sociale est, en dernière analyse, une lutte pour le contrôle des temps, et lorsque les travailleurs réussissent à augmenter le temps de travail qu'ils incorporent ou à réduire le temps de travail qu'ils fournissent, les capitalistes s'efforcent de réduire le temps de travail nécessaire pour produire chacun des biens et services que les travailleurs consomment et augmenter l'intensité et la qualité du temps de travail fourni dans le processus de production, même si, mesuré en heures, ce temps semble stable ou en diminution. Ce mécanisme de la productivité est au cœur de la lutte des classes.

Cependant, le processus d'accroissement de la productivité implique que l'on remodèle la technologie et l'organisation du travail ; il implique des innovations qui rendent certaines compétences obsolètes et requièrent de nouvelles qualifications, des déplacements de population et des transformations culturelles. Ainsi, si dans le schéma économique élémentaire de la plus-value, la classe ouvrière occupe une position définie et continue, la croissance de la productivité exige son renouvellement sociologique permanent et, corrélativement, le renouvellement des classes capitalistes, tant la bourgeoisie que les gestionnaires^{10*}. La faiblesse centrale de la gauche pré-galiléenne consiste à ignorer le fait qu'utiliser une définition économique abstraite ne dispense pas de comprendre l'évolution des réalités sociologiques successives.

Au milieu du 19^e siècle, lorsque les premières organisations socialistes et anarchistes furent fondées, le capitalisme industriel se limitait à quelques centres en Angleterre et en Écosse, un peu en Belgique et dans le nord et l'est de la France, en Catalogne, outre des pôles de développement dans certains États allemands, en Italie du Nord et aux États-Unis. Et quelle était la classe ouvrière dans ces industries, comment était-elle structurée, comment pensait-elle ? Lisez les reportages du journaliste Henry Mayhew, remarquables pour plusieurs raisons, et d'abord parce qu'ils ne contiennent aucune appréciation moralisatrice, seulement des descriptions sociologiques objectives. Dans les rares cas où il tombe dans le moralisme, Mayhew le compense par ses capacités de compréhension. En outre, il nous livre de surprenantes réflexions statistiques, transformant ses reportages en une véritable enquête scientifique. Et son pouvoir d'observation se concentre autant sur les faits que sur les apparences, sur les phrases que sur l'intonation avec laquelle elles étaient prononcées ; il parvient ainsi à faire coïncider sa vision globale avec sa perspicacité individuelle. Si vous lisez ces articles, vous verrez la différence abyssale entre les ouvriers londoniens de cette époque et ceux d'aujourd'hui. Rappelez-vous que c'est en pensant aux ouvriers décrits par Mayhew, en les croisant dans la rue, en leur parlant, que Karl Marx a écrit *Le Capital*. Mais pour la gauche pré-galiléenne, ces réalités ne comptent pas et elle éternise les textes ; elle les fait planer dans les cieux, en oubliant leurs références concrètes. Sans substrat empirique, la référence à la classe ouvrière relève tout simplement du mythe.

Comment expliquer la réticence de tant de gens de gauche à lire des romans, alors que c'est le seul moyen qui nous permet de pénétrer le comportement des autres et de comprendre leur psychologie de l'intérieur ? J'ai expliqué plusieurs fois à mes étudiants, au grand dam de certains, que les seuls bons sociologues – à l'exception de Max Weber – sont de bons

¹⁰ Cf. Glossaire page 22 (*NdT*).

romanciers. Ainsi, en même temps que vous lisez les articles de Henry Mayhew¹¹, lisez les romans de Charles Dickens¹² et regardez les gravures de Gustave Doré sur Londres. C'est dans cette société et contre elle que les fondateurs du marxisme et de l'anarchisme ont écrit leurs œuvres.

Les mécanismes de la productivité ne s'arrêtent pas, ils étendent le capitalisme au monde entier et réorganisent sans cesse les classes sociales. La nouvelle société et les nouvelles idées se sont répandues en Russie et nous ne les comprendrons pas si nous ne lisons pas le roman *Pères et fils*, le roman de Tourgueniev [Folio, 2008]. Au loin, de l'autre côté des continents et des mers, Aluisio Azevedo a montré dans *Botafogo* [H&O, 2018] comment le capitalisme a réorganisé le tissu social brésilien. De même, quelques décennies plus tard, nous ne comprendrons pas le renouveau social qui s'est opéré aux États-Unis si nous ignorons *Une tragédie américaine* de Theodore Dreiser [Motifs, 2015]. Vers qui se tourner dans les cent années qui ont suivi ? Roger Vailland¹³ nous a fait découvrir une classe ouvrière qui nourrit encore l'imaginaire de beaucoup de gens, tout comme Ignazio Silone¹⁴ et Vasco Pratolini¹⁵. Puis cette classe ouvrière a commencé à se décomposer, et dans ses interstices sont apparus les facteurs de fragmentation et de dispersion sociale qui, grâce au toyotisme, ont permis l'ubérisation actuelle du travail. Et si Charles Bukowski nous ouvre des pistes, c'est surtout dans *Howl* d'Allen Ginsberg [C. Bourgois, 2005], avec une anticipation dont seuls les grands poètes sont capables, que je trouve l'aube de cette époque et la prédiction de ce que devrait être son épilogue. Entre-temps, combien de fois le capitalisme a-t-il remodelé socialement l'Afrique ? Pour ceux qui restent bloqués dans les discours simplistes de la dépendance, je suggère la lecture d'*African Psycho*, d'Alain Mabanckou [Le Serpent à plumes, 2003], où un mélange de modernité, de marginalité et de traditions dégénérées sert d'introduction, ou de symbole, aux impasses qui affligent ce continent.

Et aujourd'hui, demain, comment saisir la contemporanéité des identitarismes politiquement corrects, des produits bio et de l'industrie culturelle de masse ? De toute urgence – mais pour cela il faut connaître le français – il faut lire les romans de Patrice Jean. «*Haïr son époque est le premier devoir d'un écrivain.*» La lucidité implacable de Patrice Jean est un miroir, et ceux qui ont peur de se regarder dans le miroir feraient mieux de ne pas ouvrir ces livres, «*être haï de son époque est le deuxième devoir de l'écrivain.*» *La poursuite de l'idéal* [Gallimard, 2021] est, jusqu'à présent, son œuvre la plus aboutie, qui concentre tout, et si c'est le récit de la désolation, on trouve le désespoir absolu dans *Tour d'ivoire* [Rue Fromentin, 2019]. Et puisque j'ai mentionné la gauche-éponge et que je parle de la gauche pré-galiléenne, il est indispensable de lire *Le Parti d'Edgar Winger* [Gallimard, 2022].

*

¹¹ Ses livres n'ont jamais été traduits en français. Leurs titres sont révélateurs : «Le monde du travail à Londres. Une encyclopédie sur la condition et des revenus de ceux qui travailleront, de ceux qui ne peuvent pas travailler et de ceux qui ne travailleront pas : les habitants des rues de Londres et les pauvres de Londres» ; et «Le monde souterrain de Londres à l'époque victorienne : Des récits authentiques à la première personne de mendiants, de voleurs et de prostituées» (NdT).

¹² Cf. *Les Temps difficiles*, Folio, 1985 (NdT).

¹³ Cf. *Beau masque*, NRF, 1955 et 325 000 francs, Le Livre de poche, 1967.

¹⁴ Cf. *Fontamara* (1934), *Le Pain et le vin* (1939), *Une poignée de mûres* (1953), *Le secret de Luc* (1957) et *Le renard et les camélias* (1960) tous publiés chez Grasset ; *Le grain sous la neige* (1943), La Baconnière (NdT).

¹⁵ Cf. *Metello/Une histoire italienne*, Albin Michel, 1956 (NdT).

Si les anarchistes prêtaient attention aux données empiriques, ils réfléchiraient à un fait qui devrait être flagrant : les États en faillite¹⁶ n'ont pas suscité la mise en place d'une organisation libertaire de la société, pas plus que les économies en faillite n'ont incité à la création de jardins bios. Seulement le désespoir, la marginalité et le crime organisé. Lorsque les gouvernements centraux sont devenus inopérants ou ont même disparu, ils n'ont pas été remplacés par une population auto-organisée, mais par des bandes criminelles et une désolation générale. Il suffit de voir ce qui se passe aujourd'hui en Haïti, au Liban et dans de nombreux pays africains. Pour reprendre mes concepts, l'État Élargi^{17*}, c'est-à-dire la souveraineté exercée par les entreprises – mais ici un État élargi qui était à l'origine illégal et fournissait des biens et des services interdits – en est venu à assumer les fonctions de l'État Restreint^{18*}, c'est-à-dire le pouvoir de gouvernement classique. C'est une règle sans exception, qui laisse à la théorie anarchiste le même degré de réalisme que les prières pour les morts.

Face à cet échec des anarchistes, je ne pense pas que les marxistes puissent rire, ni même sourire, car la réalité ne leur a pas été bénéfique non plus. Nous avons vu des exemples lamentables de sclérose de la pensée depuis le début de l'invasion russe en Ukraine et beaucoup de ces marxistes (les plus stupides d'entre eux) congelés dans une autre époque applaudissent Poutine, tandis que d'autres, les plus hypocrites, lui trouvent des justifications. Sans compter ceux qui défendent des slogans datant de la Première Guerre mondiale, comme si les différences de siècle et de contexte n'obligeaient pas à repenser les attitudes. Ce sont des symptômes sérieux mais épisodiques, et le problème de base qui afflige les marxistes pré-galiléens est différent.

Ils parlent toujours de la crise structurelle du capitalisme, mais entre-temps, le capitalisme se développe et surmonte les obstacles. Ils n'auraient aucun mal à détecter leur illusion s'ils examinaient les faits. Le concept de *destruction créatrice*, proposé par Joseph Schumpeter, nous permet de comprendre que la croissance de la productivité ne se produit pas de manière graduelle et homogène, grâce au remodelage progressif des systèmes existants et à leur transformation graduelle en de nouveaux systèmes. Les augmentations significatives de la productivité se produisent toujours brusquement et se concentrent dans certaines régions, ; elles relèguent à la faillite et au déclin les entreprises et les régions qui n'ont pas réussi à se renouveler et restent dépendantes de systèmes devenus obsolètes. Ainsi, alors que les branches technologiquement innovantes sont confrontées à une pénurie de main-d'œuvre qualifiée pour leurs nouvelles exigences, une grande partie des travailleurs licenciés par les entreprises moribondes ne peuvent se recycler et sont condamnés au chômage. Le capitalisme est fait de ce *puzzle* de croissance et de prospérité dans certaines parties du tableau, alors que dans d'autres parties, le déclin et la marginalisation se développent. La destruction créatrice est un concept à deux termes, et la destruction n'a pas été un obstacle à la créativité mais, au contraire, sa condition. Le mythe de la crise structurelle du capitalisme est dû au fait que la gauche pré-galiléenne ne considère qu'un seul terme du concept et ferme les yeux sur l'autre.

De là est née l'idée erronée, qui a provoqué tant de catastrophes tactiques, selon laquelle le développement du capitalisme conduirait nécessairement au fascisme. Or, je pense avoir

¹⁶ AJOUT de l'auteur en réponse à un internaute : La Syrie n'est pas et n'était pas un État en faillite. Une guerre civile a divisé le pays en plusieurs États, chacun ayant ses propres organes directeurs. Un État défaillant est un système politique qui a imploré, qui s'est effondré de l'intérieur. Haïti, le Liban, la Somalie et certains autres pays africains sont des exemples d'États en déliquescence.

¹⁷ Cf. Glossaire, p. 22 (*NdT*).

¹⁸ Cf. Glossaire, p. 22 (*NdT*).

montré, dans le livre que j'ai consacré à ce sujet¹⁹, que les obstacles dressés au développement du capitalisme engendrent les conditions propices à l'émergence du fascisme. Tant que la destruction créatrice a lieu, le mécanisme de la productivité s'accélère et le capitalisme, considéré dans son ensemble, se développe. Mais entre-temps, les régions et les secteurs condamnés par l'effet destructeur rencontrent, dans leur propre environnement, des obstacles au développement économique, et des conditions favorables au fascisme y sont ainsi créées.

La gauche, qui confond la misère avec la révolution, pense que, dans ces régions et secteurs en crise, elle peut trouver une base sociale, mais les travailleurs moins qualifiés et les ouvriers des industries obsolètes, au lieu de soutenir la gauche, constituent la base populaire la plus forte pour l'extrême droite radicale et le fascisme. Dans ce contexte, le concept de *populisme* a acquis une nouvelle importance, qui désigne l'intersection entre la droite et la gauche et engendre toujours du fascisme, en s'appuyant sur les couches sociales en crise. Les vestiges de l'extrême gauche marxiste et de l'anarchisme contribuent désormais à activer une mobilisation qui n'aboutit qu'à la montée du fascisme ou d'un proto-fascisme. Il suffit de se rappeler les Gilets jaunes en France, qui ont largement contribué à la vague de fond qui a dynamisé le parti de Marine Le Pen, ou les mouvements contre la prétendue «dictature sanitaire» en Europe et aux États-Unis lors de la récente pandémie. Ou, pour ne pas aller plus loin....

II) Beaucoup de problèmes et aucune explication

Cette succession écrasante de faits nouveaux nécessite leur mise en relation dans un nouveau modèle global.

Il me semble possible de repérer certains phénomènes qui distinguent le capitalisme actuel et rendent obsolètes les formes classiques du marxisme et de l'anarchisme. Je vais maintenant énumérer ceux que je considère comme pertinents, en essayant de les regrouper par corrélation ou au moins par proximité. Ils se produisent partout dans le monde, indépendamment des régimes politiques, et caractérisent donc la société globale dans laquelle nous vivons. Si de grandes parties de l'Afrique (mais pas toutes) échappent encore en partie à ces phénomènes, cela n'est dû qu'à un retard de développement, et je ne vois pas pourquoi elles ne suivraient pas la même voie à l'avenir.

1. Les processus de travail

– L'industrialisation de l'agriculture, dans les grandes entreprises agroalimentaires aussi bien que dans les exploitations plus petites, et l'application de l'électronique à tous les processus de production ont rendu caduque l'ancienne division de l'économie entre l'agriculture, l'industrie et les services. Je ne fais pas seulement allusion à l'utilisation commune de moyens techniques similaires ou parfois identiques, comme les *drones*, par exemple. La convergence des systèmes de travail entre également en ligne de compte. Aujourd'hui, les paysans existent surtout dans l'imaginaire des écologistes ; ceux qui restent seront soit absorbés par l'agro-industrie, soit décimés par la famine et les guerres, comme c'est le cas en Afrique. Et en même temps que la campagne converge vers l'industrie, les anciens ouvriers de l'industrie et les anciens employés des services sont réunis sous la tutelle des nouveaux systèmes de travail et s'y identifient. Aujourd'hui, il n'existe qu'une seule classe ouvrière.

¹⁹ João Bernardo a publié une nouvelle édition augmentée de *Labirintos do fascismo* aux Editions Hedra, en six volumes, en 2022 (*NdT*).

– L’application généralisée et systématique de l’électronique à toutes sortes de processus de production a annulé la distinction entre la fabrication de biens matériels et la production de biens immatériels. Définir la valeur et la plus-value en termes de processus de travail se déroulant dans le temps et non en termes de fabrication et d’appropriation de biens matériels n’est plus seulement un choix méthodologique, mais une nécessité impérative à une époque où tous les systèmes de production présupposent de recourir à l’électronique. Ce qui était seulement sous-jacent durant les époques précédentes du capitalisme est devenu flagrant : la lutte sociale est une lutte pour le contrôle des temps.

– Dans les rapports de travail, la sous-traitance, l’externalisation et sa forme extrême, l’ubérisation, se sont généralisées. Cela ne provient pas seulement d’une imposition patronale, puisque la jeune génération se montre hostile à l’idée d’un emploi à vie, attitude qui ne semble pas être comprise par les partis marxistes et de nombreux syndicats. Après tout, l’esclavage ne se définit pas par l’absence de rémunération, puisque l’esclave, en plus d’un éventuel pécule, recevait nécessairement le gîte et le couvert ; sans cela, il mourait et le propriétaire perdait son investissement. L’esclavage se définit par le lien à un maître, et, de ce point de vue, on peut comprendre le choix des jeunes d’aujourd’hui, qui préfèrent la mobilité sur le marché du travail.

2. Les ordinateurs

– L’ordinateur sert d’outil de travail, d’appareil destiné aux loisirs et de mécanisme de contrôle. Ce fait décisif est sans précédent dans l’histoire. Et ces trois aspects se renforcent mutuellement, car plus le travailleur utilise l’ordinateur pour se divertir pendant ses loisirs, plus il sera enclin à l’utiliser comme outil de travail. Et comme l’utilisation des ordinateurs au travail ou dans les loisirs suppose toujours une certaine forme de contrôle, le travailleur est de plus en plus soumis à la surveillance des autorités économiques, politiques et policières.

– La transformation des téléphones portables en micro-ordinateurs de poche, dotés d’une puissance et d’une polyvalence sans précédent, a aggravé tous les effets des ordinateurs et en a ajouté un autre – la capacité de surveiller en permanence les mouvements.

3. L’Internet

– L’Internet pourrait être l’infrastructure d’une démocratie directe exercée à partir de la base de la société. Le «village global» pourrait faire passer le proudhonisme d’une illusion bucolique à une réalité actuelle. Un essai d’Aurora Apolito²⁰ est, dans cette perspective, une lecture indispensable. Une telle évolution est possible... mais de quoi parle-t-on aujourd’hui dans les forums de discussion ?

– L’Internet offre des possibilités sans précédent de lire, voir et entendre pratiquement tout. Les nombreuses heures passées par les chercheurs à manipuler des dossiers en carton, les pèlerinages de bibliothèque en bibliothèque, de ville en ville, à la recherche d’un livre ou d’un article ont été supprimés. Les œuvres d’art éparpillées dans les musées du monde entier, que le musée de notre mémoire faisait revivre sous la forme d’images floues, apparaissent

²⁰ Aurora Apolito, *O problema da escala no anarquismo e o caso do comunismo cibernético* (Le problème de l’échelle dans l’anarchisme et le cas du communisme cybernétique), *Passa Palavra*, <https://passapalavra.info/2022/07/145251/> .

désormais vibrantes au bout de nos doigts, sous nos yeux. Et YouTube nous offre une archive colossale pour la musique, pour toutes les musiques, de toutes les régions et de toutes les époques. Un trésor qui ferait pâlir d'envie Ali Baba et le roi Midas. Néanmoins, l'Internet est presque immédiatement devenu l'infrastructure de l'ignorance. Cette abondance de matériaux visuels et sonores, au lieu de constituer une richesse, semble les avoir condamnés à la banalité et à l'évanescence. Tout se mélange et disparaît dans un oubli vorace. De même que l'abîme entre un régime d'inspection et de surveillance permanente et la possibilité technique d'exercer une démocratie directe n'a jamais été aussi large, l'abîme entre l'ignorance et la facilité de savoir n'a jamais été aussi vaste.

– Le caractère banal et éphémère que l'Internet insufflé à ses matériaux entretient une vision superficielle et dépourvue d'épaisseur temporelle. C'est la futilité d'un présent éternel, et présumé sans racines. Cette annulation de l'histoire permet aux identitarismes ethniques d'inventer des passés mythiques dans un scénario à la Disneyland.

– Le fait que la surveillance patronale et policière couvre pratiquement tout l'Internet permet une connaissance détaillée des idées et des contacts des usagers de ce média. Néanmoins (et cela peut paraître surprenant), les internautes exposent de manière obsessionnelle leurs idées et leurs contacts. Contrairement aux villages, où tous les voisins se connaissaient, s'observaient attentivement et s'imposaient des normes et des critères communs, la ville a apporté quelque chose de nouveau : la vie privée, comprise comme une garantie de liberté personnelle. Balzac compara souvent Paris à une jungle, où chacun pouvait se cacher pour échapper aux persécutions. «*Paris, voyez-vous, est comme une forêt du Nouveau Monde*», déclare Vautrin, l'un de ses personnages les plus célèbres, et l'auteur affirme, dans un autre passage, en son nom propre : «*Paris est un véritable océan. Jetez-y la sonde, vous n'en connaîtrez jamais la profondeur*²¹.» Et qu'était le Paris de cette époque comparé à une grande ville d'aujourd'hui ! Le lecteur de romans policiers, de *thrillers*, sait qu'ils sont, presque par définition, des romans urbains. Les réseaux sociaux, cependant, ont mis fin à la vie privée. L'un des symptômes est l'obsession pour la vie intime des personnages médiatiques, au point qu'une personne peut devenir médiatique simplement en exposant systématiquement son intimité. La dystopie de *Big Brother* s'est transformée en une banalité quotidienne. La grande conquête de la société urbaine a disparu et le pire des deux mondes en est résulté : isolement physique et promiscuité virtuelle.

– En même temps que les réseaux sociaux et les téléphones portables conduisent à la fin de la vie privée, ils entretiennent l'obsession du narcissisme. Non seulement les individus s'exposent à tous les regards, mais ils sont obsédés par le fait de se regarder. Rares sont les personnes qui photographient quelque chose avec leur téléphone portable sans faire apparaître aussi leur visage. Comment ces deux phénomènes, qui *a priori* pourraient être considérés comme opposés, la promiscuité et le narcissisme, se rejoignent-ils ?

4. L'irrationalisme

– Les téléphones portables et les réseaux sociaux permettent aux fausses nouvelles et à la démagogie qui en découle d'atteindre des proportions écrasantes, qu'elles soient promues par des gouvernements ou engendrées et diffusées par des mouvements de protestation, de droite, de gauche, fascistes, ou tout cela à la fois. Certes, les rumeurs ont toujours existé, et à

²¹ Balzac, *Le Père Goriot* dans *La Comédie Humaine*, Gallimard (Pléiade), 1976, t. III, p. 143 et 59.

l'occasion des pestes et autres épidémies graves, elles ont circulé rapidement et nourri des mouvements de masse. Les Juifs ont été persécutés, accusés d'empoisonner les puits ; les sorcières et les sorciers ont été persécutés, accusés de tout ce qu'on peut imaginer ; et il suffit de lire Thucydide pour voir l'importance des bobards dans les démocraties de la Grèce antique. Mais aujourd'hui, les bobards ont bénéficié, pour ainsi dire, d'une *mise à niveau* et, convertis en *fake news*, ils ont acquis deux nouvelles caractéristiques, en devenant permanents et mondiaux. En conséquence, l'hystérie et l'irrationalisme de masse, que les bobards suscitaient auparavant de manière épisodique et circonscrite, sont devenus l'un des attributs caractéristiques de la société actuelle. Ce sont les «théories du complot» .

– Les superstitions et croyances religieuses pseudo-archaïques (en bref l'idéologie du *New Age*) se sont étendues et ont même été aggravées par les pratiques magiques auxquelles certains identitarismes ethniques donnent un nouvel élan. Dans le même univers, les «*thérapies alternatives*» et les «*espaces holistiques*» se sont multipliés, accompagnés de la «*médecine quantique*», sans oublier la vieille cartomancie. Certes, certains individus ont toujours cherché à profiter de la crédulité d'autrui, et au Portugal, on les appelle les «*vendeurs de graisse de cobra*²²». Mais aujourd'hui, phénomène tout à fait nouveau et sans précédent, les victimes volontaires de ces charlatans ne se trouvent pas seulement dans les couches sociales les moins éduquées, ils prolifèrent également parmi les étudiants et les travailleurs qualifiés. Les psychologues ne sont pas en reste. Si l'on veut retrouver la racine des idées de Freud, on doit remonter à Franz Mesmer et surtout au néo-mysticisme qui, en raison de ses prétentions scientifiques illusoire, a imprégné les Lumières du XVIII^e siècle. Il est donc naturel que les psychologues s'intègrent dans cet ensemble de croyances et de pratiques. Le résultat est l'intronisation du placebo comme thérapeutique, précisément à un moment où la chimie et la biologie réalisent des progrès surprenants.

– Dans ce contexte, ce que le marxisme pensait comme des rapports d'exploitation et l'anarchisme comme des rapports d'oppression sont désormais présentés par les identitarismes selon une dialectique de la victimisation et de la culpabilité. Le recours aux psychologues est l'autre face de ce ressentiment, dans un processus cumulatif. Et les écologistes en font partie, puisque les campagnes pour «*l'équilibre naturel*», la «*soutenabilité*» ou le climat utilisent la culpabilité comme principal instrument. Jusqu'à présent, il s'agissait seulement de blâmer la société industrielle, mais cela va plus loin et j'ai lu récemment dans un article scientifique²³ que notre peau serait un facteur dangereux de pollution atmosphérique. Le grand défaut de l'être humain serait, en définitive, qu'il est... humain !

²² Le cobra n'a pas de graisse et en réalité on utilisait surtout de la graisse de porc et non de serpent. Pendant des siècles, cette expression a désigné des vendeurs ambulants charismatiques et convaincants qui faisaient la tournée des marchés, y compris dans les villages les plus retirés, pour proposer des remèdes miracles. En 2022, l'«huile de serpent» voire «de cobra» est encore massivement proposée sur Internet pour entretenir les cheveux et ralentir leur chute ! Par extension, l'expression *vendedor de banha da cobra* désigne aujourd'hui n'importe quel charlatan, y compris dans les domaines sportif, commercial, intellectuel ou politique (*NdT*).

²³ Shafaq Zia, «A New Culprit in Air Pollution : Reactions Triggered by Human Skin», *The Science*, 2 septembre 2022.

5. L'industrie culturelle de masse

– Les téléphones portables et les réseaux sociaux facilitent l'expansion de l'industrie culturelle de masse au point qu'elle est devenue l'objet pratiquement exclusif de la vue et de l'ouïe. Le métavers pousse ce scénario encore plus loin et nous risquons que la réalité virtuelle soit plus réelle que l'autre. Cela signifie que les gens peuvent investir dans un monde virtuel, lui-même fabriqué par l'industrie culturelle, les heures de leur vie qu'ils trouvent les plus intéressantes, celles pendant lesquelles ils accumulent des désirs et des ambitions. Les individus sont ainsi transformés, au sens plein et non métaphorique du terme, en produits industriels de masse.

– Prolongeant les effets de l'industrie culturelle de masse, le vêtement contribue au caractère interclassiste de la vie quotidienne dans la mesure où il n'est plus un indicateur immédiat de la classe sociale à laquelle on appartient. Aujourd'hui, un peintre comme Delacroix devrait recourir à d'autres symboles que les vêtements s'il voulait représenter *La Liberté guidant le Peuple*. La mode s'est généralisée, elle est devenue la même du haut en bas de la société, et les différences de fortune, visibles seulement dans la qualité des tissus, sont déguisées par la similitude des formes de vêtements.

– Complétant les effets de l'industrie culturelle de masse sur le caractère interclassiste de la vie quotidienne, pour la première fois dans l'histoire, l'élite a cessé d'apprécier exclusivement un art distinct de celui apprécié par la plèbe. L'industrie culturelle a façonné le goût de toutes les classes sociales.

– Les salles de concert et les musées, lieux jusqu'alors réservés aux arts savants, sont progressivement assimilés par l'industrie culturelle de masse. Les salles de concert accueillent de plus en plus de formes musicales promues par l'industrie culturelle, et ce sous la pression des identitarismes et du politiquement correct. Ces mêmes pressions ont conduit à la nouvelle définition du musée adoptée en août 2022 par la 26^e Conférence générale du Conseil international des musées. Lorsque la déclaration finale, qui vise à définir les musées du XXI^e siècle, proclame que ceux-ci doivent être «*accessibles et inclusifs*» et favoriser «*la diversité et la soutenabilité*», il ne s'agit pas de mots anodins, mais de la version diplomatique du langage politiquement correct²⁴. L'industrie culturelle ne cesse de s'étendre et les arts savants perdent les seuls espaces publics qu'ils occupaient encore.

6. L'instruction

– L'instruction généralisée a été l'une des grandes utopies des socialistes et des anarchistes du XIX^e siècle. On considérait à juste titre que la bourgeoisie tenait le peuple à l'écart de la culture et qu'il fallait apporter la culture au peuple. Avec un courage que peu d'étudiants comprendront aujourd'hui, les ouvriers qui travaillaient douze heures ou plus par jour fréquentaient les écoles du dimanche, soutenues par des clubs anarchistes ou socialistes, et où les enseignants étaient également bénévoles. On pourrait croire que cet effort épique a été couronné de succès avec la création d'une instruction généralisée et gratuite. Quelle déception! Le capitalisme a rendu l'instruction obligatoire de la même manière qu'il a rendu la conscription militaire générale et obligatoire. L'objectif était de créer dans la classe ouvrière une homogénéité minimale d'habitudes et d'éducation qui lui permette de participer

²⁴«Fumata Blanca : Ya se Sabe lo que Es un Museo del Siglo XXI», *El País*, 29 août 2022.

avec suffisamment de fluidité au marché du travail et constitue une base pour accroître les qualifications professionnelles lorsque cela était nécessaire. Ainsi, les étudiants d'aujourd'hui incluent l'enseignement général, auparavant perçu comme un espoir d'émancipation, dans le même univers qu'un travail salarié qui n'ouvre pas d'horizons et ne fait pas rêver. Pourquoi, après tout, apprendre des matières qui n'auront aucune utilité pour accéder à l'emploi ? Dès lors, l'éducation s'est progressivement adaptée au désintérêt des élèves et à la dégradation du contenu des cours pour tenter de les motiver, et ce dans l'enseignement primaire, secondaire et universitaire. A chacun de ces niveaux, les modèles sont différents, mais le désintérêt pour toute connaissance qui aille au-delà des perspectives d'emploi immédiates est identique. L'évaluation des enseignants par les élèves, introduite sous couvert de démocratie, s'avère être un nouveau facteur de déclin, exerçant une pression pour accélérer l'augmentation du désintérêt et la baisse des apprentissages²⁵.

– L'échec de l'utopie anarchiste et socialiste d'une instruction généralisée qui ouvrirait la culture savante aux travailleurs correspond à la généralisation de l'industrie culturelle de masse. L'un de ces processus n'existe pas sans l'autre, et les deux se renforcent mutuellement.

– Dans leur utilisation courante, les ordinateurs se sont transformés en appendices de l'Internet. Maintenant qu'Internet est devenu l'infrastructure de l'ignorance et que ses textes, ses images et ses sons ont été rendus à la fois éphémères et futiles, le fait que les ordinateurs soient désormais des outils pédagogiques indispensables a fait que la concentration et la réflexion ont été remplacées, même dans les méthodes d'enseignement, par une fragmentation de l'attention. La profondeur a cédé la place à la superficialité, et on n'élève aucune barrière contre la propagation de l'industrie culturelle.

– Dans les «sciences» sociales – mais pas dans les sciences proprement dites, les sciences naturelles – la sélection pour les départements universitaires ne dépend pas de l'engagement à étudier un auteur ou un sujet donné, mais de la stricte perspective idéologique dans laquelle ils sont considérés. Les départements ne sont pas ouverts aux personnes qui s'intéressent à un auteur tout en étant en désaccord total ou partiel avec son œuvre, mais uniquement à ses disciples fidèles. Ces départements sont ainsi devenus des extensions des partis politiques, alors que les partis ne se réduisent même pas à ces départements.

– Une évolution analogue se produit chez les étudiants, qui, au moins dans le domaine des «sciences» sociales, veulent expulser les professeurs qui ne correspondent pas aux orientations jugées correctes par tel ou tel identitarisme. Outre l'évaluation des enseignants par les étudiants, les milices virtuelles sont une forme immédiate de cette censure étudiante, en orchestrant sur Internet des campagnes de dénigrement et de boycott. Parfois, l'intervention de ces milices cesse d'être virtuelle et se transforme en piquets de grève et même en agressions physiques, jusqu'à atteindre une forme extrême : l'assassinat de l'enseignant Samuel Paty. Nous pouvons évaluer à quel point la situation s'est détériorée

²⁵ La première partie de cet essai était déjà publiée sur le site Passa Palavra lorsque j'ai reçu, grâce à un ami, le dernier roman de Patrice Jean, *Rééducation nationale* (Éditions Rue Fromentin, 2022). Le personnage central commence comme une sorte de bon soldat Švejk du lycée, quelqu'un qui croit naïvement en l'institution pour laquelle il travaille, pour ensuite perdre ses illusions et tout se dissoudre dans l'identique. Avec une *cocasserie* ininterrompue et croissante, l'auteur démonte le mécanisme des cycles de désintérêt des élèves et de dévalorisation du contenu des cours pour tenter de les motiver. Un livre indispensable, exaspérant ou hilarant, tout dépend de la perspective adoptée par le lecteur.

lorsque nous nous souvenons qu'en 2015 on criait partout : «*Nous sommes tous Charlie Hebdo*» mais que l'année 2020 n'a vu nulle part des manifestations d'enseignants reprendre le slogan : «*Nous sommes tous Samuel Paty*». Les identitarismes, les milices étudiantes et la décapitation de Paty ont appris au corps enseignant la vertu de la soumission²⁶.

– L'évolution conjointe du champ des «sciences» sociales et des milices du politiquement correct a eu pour effet de convertir les établissements d'enseignement, et notamment les universités, qui devraient être des lieux de débat et d'échange d'idées, en lieux de conformisme.

– Nous avons ainsi commencé à comprendre une question fondamentale, à savoir que le régime soviétique avait pris fin et que pourtant le stalinisme pouvait persister. Il s'agit de la même forme avec un contenu différent.

*

Chacun des phénomènes que j'ai énumérés a été étudié, et certains ont même été analysés en profondeur. Mais il ne sert à rien de les analyser isolément, parce qu'ils constituent une suite accablante de faits nouveaux, ce qui rend impératif de les mettre en relation dans un nouveau modèle global. Ces phénomènes ne peuvent toutefois pas être compris dans le cadre d'un système linéaire de causes et d'effets, totalement obsolète dans les sociétés complexes, mais uniquement à travers une structure de plans hiérarchisés ou de sphères se chevauchant partiellement. Je pense qu'au centre de la toile, propageant les fils dans toutes les directions, se trouvent les mouvements écologistes et les identitarismes, mais pour l'instant je suis incapable de dessiner le réseau de relations et de hiérarchiser sa structure.

III) Peut-être que oui, peut-être que non

Ce sera une porte de sortie... s'il y a une sortie.

La liste impressionnante des nouveaux phénomènes que j'ai présentés dans la deuxième partie de cet essai ne s'inscrit pas dans les modèles théoriques existants, et aucun modèle n'a encore émergé pour fournir une explication cohérente et intégrée. On tente d'étirer tel ou tel modèle d'un côté et de l'autre, mais il devient de plus en plus évident que les anciens formats ne conviennent plus.

1. Les difficultés

Depuis le début de la science – c'est-à-dire de l'expérimentation en laboratoire et de l'observation contrôlée – dans les pays d'Europe centrale et septentrionale au XVII^e siècle, le progrès scientifique est toujours passé par trois phases. Tout d'abord, on découvre des faits nouveaux ; puis on tente de les intégrer aux modèles explicatifs existants, et l'on rencontre

²⁶ AJOUT DE L'AUTEUR en réponse à un internaute : «en 2015 on criait partout «*Nous sommes tous Charlie Hebdo*, et le fait que, à l'extrême gauche, des voix dissidentes aient émergé n'a rien enlevé au caractère massif des manifestations de répulsion. Mais Samuel Paty a été enterré en silence. J'ai écrit que «*les identitarismes, les milices étudiantes et la décapitation de Paty ont appris au corps enseignant la vertu de la soumission*», et là je me suis trompé, car ce n'était pas seulement le corps enseignant, la leçon a été plus générale, elle a été totale. La soumission au politiquement correct est devenue une condition de survie, et Samuel Paty apparaît désormais comme l'exemple à ne pas suivre.

des difficultés croissantes ; et enfin, on crée un nouveau modèle capable d'expliquer les faits découverts. Durant la phase intermédiaire, plus ou moins longue, on tombe sur des fausses pistes, des impasses et on est fréquemment frustré. Dans l'histoire des sciences, peut-être plus que dans d'autres domaines, les erreurs sont aussi importantes que les réussites. C'est l'un des thèmes pour lesquels une historiographie du *Non*²⁷ est indispensable. Ainsi, le principal moteur du progrès scientifique repose sur l'affrontement entre l'empirique et le théorique. Et comme la science a rapidement cessé d'être homogène et s'est divisée en différentes branches, de plus en plus spécialisées, à tout moment, les processus de dépassement des modèles dépassés et de gestation de nouveaux modèles se produisent soit dans une branche, soit dans une autre, mais rares sont les avancées simultanées dans plusieurs branches.

Cependant, l'élaboration d'un nouveau modèle explicatif intégrateur, outre les difficultés habituelles, telles que l'inertie intellectuelle et le poids des orthodoxies, se heurte actuellement à des obstacles supplémentaires et va à l'encontre des doctrines académiques qui ont acquis la suprématie dans les «sciences» sociales – je les appelle *sciences* par habitude.

D'une part, l'idée qu'il n'existe pas de faits est devenue hégémonique : aujourd'hui on considère qu'il existe seulement des «construits» [politiques, sociaux ou culturels], et que le langage, étant symbolique, ne se réfère pas directement aux faits. La politique en est venue à se préoccuper du dictionnaire, et accessoirement des statues ; démontrant une ignorance ridicule de l'histoire et de l'étymologie, certains ont créé une liste illimitée et croissante de termes et de gestes admis ou proposés comme politiquement corrects, tandis que d'autres sont purgés et interdits. La réalité des faits, bien sûr, reste la même.

D'autre part, l'idée que toute société est strictement autoréférentielle est devenue hégémonique ; cette conception empêche toute histoire comparée et liquide une vision globale de l'humanité qui, bien que décalée et traversée par des contradictions internes, était commune. Les identitarismes de genre ou les identitarismes ethniques, quand ils ne sont pas franchement des identitarismes raciaux, sont incompatibles avec l'historiographie.

Dans ce double contexte, il est particulièrement difficile de développer des modèles intégrateurs, mais l'accumulation des difficultés ne fait que rendre la tâche plus urgente.

Face à l'échec des différentes orthodoxies dans l'analyse ou, pire encore, dans la simple acceptation des nouveaux faits, nous vivons une époque où les hétérodoxies doivent proliférer pour actualiser et refaire les anciens modèles.

2. Peut-être que oui.

L'abandon indispensable et urgent des orthodoxies est facilité par la généralisation d'un phénomène qu'à une autre époque la plupart des marxistes qualifiaient d'*aliénation*^{28*}, et qu'ils qualifient peut-être encore de la même façon, l'aliénation étant comprise aujourd'hui simplement comme un manque d'intérêt pour la politique et en particulier pour l'intervention politique. Or, non seulement la genèse de ce concept est complexe mais, dans sa progression de la philosophie à l'économie, Marx l'a dépassé par le concept de plus-value. Le modèle marxiste de l'exploitation fut la nouvelle façon de comprendre la réalité précédemment conçue comme une aliénation, ce qui fournit un argument supplémentaire pour définir l'exploitation en termes de temps et de décalage entre les temps, et d'établir un pont entre les deux concepts. Cependant, réduite par la plupart des disciples à la trivialité avec laquelle les notions de Marx sont souvent présentées, l'aliénation, qui n'est plus un concept mais un simple mot, sert à désigner le désintérêt pour le politique.

²⁷ João Bernardo, «Para uma Historiografia do Não», *Passa Palavra*, <https://passapalavra.info/2022/05/143354/> .

²⁸ Cf. Glossaire p. 21 (*NdT*).

En effet, on observe dans le monde entier un taux d'abstention électorale extrêmement élevé, qui ne traduit pas un rejet actif de la démocratie représentative, mais simplement une prise de distance. Il ne s'agit pas de remplacer les urnes par une révolution, mais de rester chez soi ou d'aller à la plage les jours d'élection. Et si, au lieu de considérer cette aliénation comme un facteur négatif, nous la comprenons, au contraire, comme un mécanisme d'auto-immunisation ? Si nous admettions que l'indifférence à l'égard des querelles entre partis parlementaires et entre les idéologies en vogue est un triomphe du bon sens et que les gens ont les pieds sur terre ?

Dans cette perspective, nous pouvons également constater que l'analphabétisme fonctionnel et le simple manque d'intérêt pour les études peuvent être interprétés comme une réticence à s'insérer dans l'éthique du salariat, ce qui correspond, dans le domaine du travail, à une abstention électorale et à un éloignement de la politique. Une fois encore, il s'agirait d'un refuge, d'un rempart, d'un terrain en friche où quelque chose d'autre pourrait germer. Un champ non cultivé ? Si je conçois l'art comme un miroir dans lequel chaque spectateur se projette²⁹, ne peut-il pas aussi arriver que quelque chose de plus profond soit vu ou entendu dans les produits que l'industrie culturelle diffuse dans un seul but de futilité ? Sans aucun doute oui, et ce sera une porte de sortie... s'il existe une sortie.

Ce déblayage du terrain accélérera le dépassement des anciens modèles et facilitera les premières ébauches de la formulation de nouveaux modèles. Dans la vie quotidienne, la condition initiale pour bénéficier du *déblayage* est de tourner le dos, autant que possible, aux milieux de l'ancien militantisme orthodoxe et du nouveau militantisme identitaire et écologique. Si une pensée et une action révolutionnaires réapparaissent, ce sera en dehors de cette sphère, dans les conflits sociaux dispersés, ignorés par l'opinion publique parce qu'ils restent en dehors des grands appareils idéologiques. En effet, ne pas fréquenter les milieux de la militance idéologique est aujourd'hui une condition pour préserver sa santé politique mais aussi mentale. Laissons les mourants de la gauche pré-galiléenne suivre le sort des morts et les agités de la gauche-éponge parader comme les clowns du grand cirque.

3. Peut-être que non.

Il est possible que l'espoir n'ait de réalité que dans ma tête, car une autre issue est également probable, voire plus probable : que l'industrie culturelle submerge tout dans une futilité massive, jusqu'à ce que nous atteignons la tiède dystopie du bien-être. Chacun invente sa fin de l'Histoire, qui installerait ici une satiété infinie. Mais, contrairement aux rêves dorés qui bercent la gauche, il n'y aura de salut que si le malheur et le mécontentement persistent. Croire en un horizon de bonheur est une illusion destinée à supporter les horreurs – prévisibles – qui arriveront demain. L'anarchisme annonçait la possibilité d'une société sans oppression et le marxisme anticipait la fin de l'exploitation, mais il faut une réelle candeur pour supposer que le malheur se réduit à l'exploitation et à l'oppression. L'une des erreurs fatales de la gauche, et non la moindre, a été d'avoir oublié – dans la vie quotidienne et dans ses programmes d'avenir – la vie privée, et c'est là que se trouvent les germes du malheur.

Ce dilemme a été posé par Dostoïevski dans un poème imaginé par Ivan Karamazov : le Christ ressuscite à Séville au XVI^e siècle. Il ne prêche pas, ne parle pas, mais l'aura qui émane de lui, «*un sourire d'infinie compassion*³⁰», le rend reconnaissable et les foules le suivent, jusqu'à ce que le grand inquisiteur le fasse arrêter. «*C'est Toi, Toi ?*» s'exclame ce cardinal.

²⁹ João Bernardo, «Arte e espelho», *Passa Palavra*, pp. 38-48, <https://passapalavra.info/2021/05/138186/>.

³⁰ Les passages en italiques sont extraits de la traduction française effectuée par Henri Mongault de Fiodor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, deuxième partie, livre V, chapitre 5 (*NdT*).

«Il y a quinze siècles, tu es venu apporter le malheur aux hommes, parce que tu leur as appris qu'ils étaient libres de choisir ; or, le choix apporte la souffrance, le choix lui-même est souffrance³¹.» «*Il n'y a rien de plus séduisant pour l'homme que le libre arbitre, accuse le juge suprême de l'Inquisition, mais aussi rien de plus douloureux non plus.*» «Maintenant, j'ai défait ton œuvre, je suis le seul à porter le sacrifice du choix, par conséquent je porte la croix de la liberté et j'en subis les affres.» Le cardinal «*se vante, explique Ivan Karamazov, d'avoir, lui et les siens, supprimé la liberté dans le dessein de rendre les hommes heureux.*» «J'ai rendu l'humanité heureuse, affirme Son Éminence, parce que je l'éloigne de ton message de liberté.» A la fin, le Christ répète le geste antique et, restant silencieux, embrasse les lèvres du prélat. «*Va-t'en, lui intime alors le cardinal, et ne reviens plus, plus... jamais !*» Et le Christ disparaît dans les rues de Séville.

Pour être libre, il faut assumer le malheur qui résulte des choix, telle était la leçon de Dostoïevski.

De nos jours, les psychologues se multiplient et une propagande massive tente de nous convaincre que tout malaise psychique serait une maladie, destinée à être soignée. La dépression est présentée comme un mal, au lieu d'être un signe de lucidité. Aujourd'hui, celui qui ressent une certaine originalité se précipite chez un thérapeute ou tente de l'imposer aux autres en tant qu'identité – généralement les deux à la fois.

Cependant, même en des temps déserts, une douzaine ou une demi-douzaine de personnes maintenaient le feu allumé. Prévoyant le pire à venir, cet espoir demeure. Ou pas.

João Bernardo, *Passa Palavra*, 6-20 octobre 2022

³¹ Dans ce paragraphe, les passages placés entre guillemets, mais pas en italiques, sont de João Bernardo qui «résume» ainsi plusieurs pages de Dostoïevski en quelques lignes (*NdT*).

Réponse de João Bernardo à la question d'un internaute sur la psychanalyse

Comme je l'indique clairement dans le titre de cet article, je n'ai pas d'explication pour ces problèmes, mais je te soumetts ici quelques notes que j'ai écrites, il y a une vingtaine d'années environ, en lisant une anthologie, *The Essential Jung: Selected Writings*, anthologie préparée par Anthony Storr, Fontana Press, 1983.

La psychanalyse organise un certain nombre d'intuitions géniales et de conceptions générales de grande valeur en un système d'action et d'interaction entièrement rétrograde. À cette fin, elle se réfère aux réalités psychiques comme s'il s'agissait de réalités matérielles et les fait ensuite agir selon les principes les plus élémentaires de la mécanique classique. La théorie même du conscient → refoulement → inconscient suit le modèle de la mécanique des vases communicants. Il y a quelque chose de terriblement *naïf* dans la psychanalyse, à savoir la manière dont les compulsions sociales les plus historiques et les plus transitoires sont supposées être des normes métaphysiques. Ce conservatisme naïf est tout de même délicieux chez des gens qui prétendent critiquer les processus mentaux. Et cette limitation profonde explique que la psychanalyse ne dépasse pas le niveau de l'empirisme le plus élémentaire.

Freud : c'est l'école autarcique de l'économie appliquée à la psychologie. Ce qui, en économie, est le sujet consommateur est, en psychologie, le sujet qui souffre de traumatismes. Mais la passivité du sujet est toujours le présupposé.

Jung : c'est la philosophie romantique allemande ; c'est le sujet en tant que sujet actif. D'où la définition différente de la *libido* chez les deux psychanalystes. Mais il s'agit d'une activité purement intellectuelle. L'activité du sujet ne deviendra *matérielle* – et donc *sociale* – qu'avec Marx ; elle sera alors une praxis.

Dans cette anthologie, outre d'autres aspects de la pensée de Jung, j'ai été particulièrement intéressé par son adhésion au fascisme³². Je transcris ci-dessous quelques passages d'un essai de Jung écrit en 1934 : «*Il y a là une juste reconnaissance du fait historique que les grandes actions libératrices dans l'histoire universelle ont pour point de départ des personnalités de premier plan, jamais la masse – toujours secondaire et paresseuse – qui a besoin, pour qu'on la mette tant soit peu en mouvement, de la présence d'un démagogue. Le cri d'allégresse de la nation italienne va à la personnalité du Duce, et les chants de détresse d'autres nations déplorent l'absence de grands chefs*». Jung ajoute dans une note : «*Depuis que j'écrivais ces*

³² Pour ceux qui seraient choqués par ce jugement de l'auteur, voici ce qu'écrit un fan de Jung dans une revue de psychanalyse jungienne : «*De 1934 à 1938, Jung, dans des interviews accordées à la radio (Radio-Berlin) ou à la presse anglo-saxonne, aborde la question du national-socialisme. Il considère avec un intérêt de psychanalyste l'expression dans le social de l'archétype de l'ombre à travers ce phénomène socio-politique. Sa fascination s'exprime dans des maladdresses : l'apologie du chef, une critique du système démocratique et parlementaire, ou pire encore dans des expressions malheureuses dans un contexte si dramatique. L'inconscience des propos peut faire penser à certains à de la sympathie. À partir de 1936, Jung reprend conscience de la réalité et dénonce Hitler et le national-socialisme. Selon la proche collaboratrice de ses dernières années il sort de la fascination. La fin de cette période ambiguë est d'ailleurs confirmée par l'inscription de ses œuvres sur la fameuse « Liste Otto » des ouvrages interdits par les nazis.*» (Henri Duplaix, «*“J'accuse” la fascination de C.G. Jung de 1933 à 1936*», *Cahiers jungiens de psychanalyse*, n° 82, 1995/1, <https://www.cahiers-jungiens.com/articles/jaccuse-la-fascination-de-c-g-jung-de-1933-a-1936/>). Et ceux qui voudraient lire une défense peu convaincante de l'attitude et des écrits de Jung à cette époque, pourront lire cet article : <https://www.lafontainedepierre.net/accueil/auteurs/carl-gustav-jung/rectification/> (NdT).

*lignes (en 1932), l'Allemagne s'est aussi trouvé son prétendu³³ Führer». Jung insiste sur la «conscience d'un inévitable isolement de l'individu isolé qui se sépare du troupeau indistinct et inconscient» (p. 259). Plus loin, il écrit : «Ce n'est pas en vain que notre époque appelle précisément la personnalité rédemptrice, autrement dit celui qui se distingue de la puissance inéluctable de la collectivité, qui se libère ainsi spirituellement en allumant pour les autres un flambeau d'espérance et annonce qu'au moins **un** être a réussi à échapper à la funeste identification à l'âme grégaire. Car, à cause de son inconscience, le groupe ne peut décider librement, et c'est pourquoi le psychique produit en lui tout son effet comme une loi naturelle que rien n'entrave. Il se déroule alors en un cours causalement déterminé qui ne s'arrête qu'avec la catastrophe. Le peuple aspire toujours à un héros, un tueur de dragons, quand il sent le danger du psychique ; d'où son cri d'appel à la personnalité³⁴».*

Si j'avais lu ces pages quelques années plus tard, j'aurais évoqué la similitude de ces notions jungiennes avec l'élitisme de Julius Evola, que j'ai classé comme un méta-fasciste plutôt que comme un fasciste. En effet, en 1957, Jung écrivait : «[...] pour compenser son absence de forme chaotique, une masse produit toujours un "Leader", qui devient infailliblement la victime de sa propre conscience de soi hypertrophiée, comme le montrent de nombreux exemples dans l'histoire. Cette évolution devient logiquement inévitable au moment où l'individu se combine avec la masse et se rend ainsi obsolète³⁵» (pp. 355-356).

En réfléchissant à ces passages, j'ai écrit dans les notes marginales :

Concernant le fascisme de Jung : il s'agit de la composante tellurique du nazisme. La psychologie jungienne tente d'intégrer une fusion sociale maximale supra-historique (les archétypes et l'inconscient collectif comme cadre de la *nation conservatrice*, ou du conservatisme national) et une individualisation maximale des éléments de l'élite (les rares personnalités unifiées comme agents de la réorganisation radicale du conservatisme, c'est-à-dire de la *réaction* contre le conservatisme). Ainsi, se combinent le conservatisme et la réaction, les masses et les élites, qui constituent la dialectique fasciste dans la montée au pouvoir.

Sur l'évolution du fascisme de Jung : ce qui l'inquiète dans le totalitarisme, c'est que les élites perdent l'individuation de leur personnalité et cessent ainsi d'être des élites. Nous voyons donc comment le libéralisme centriste d'après-guerre reprend des thèmes et des préoccupations qui se sont développés plus tôt avec le fascisme, et que celui-ci s'est révélé incapable de résoudre. Et la forme actuelle de ce libéralisme post-fasciste c'est, bien sûr, l'écologie.

Il est curieux que, dans mon ouvrage sur le fascisme, la seule référence à Jung se trouve dans le chapitre sur la fascination de la mort, où j'écris : «*Le poids des morts ne pouvait être plus grand, lorsqu'ils annulaient la présence des vivants et conféraient à la race une réalité anthropomorphique, physique et spirituelle. L'attribution à chaque race de caractéristiques psychologiques détaillées indiquait le poids énorme du passé, qui était un temps unique, sans épaisseur. La psychologie raciale était le corollaire de l'immanence macabre, et c'est ici que*

³³ Ni « (en 1932) » ni le mot « prétendu » devant Führer n'apparaissent dans la traduction anglaise, ce qui change le sens de la phrase. Soit l'auteur a ajouté ces trois mots dans une version ultérieure, soit le traducteur a voulu défendre Jung contre une interprétation défavorable... (NdT).

³⁴ J'ai utilisé pour les extraits précités la traduction d'Yves Le Lay de C.G. Jung, *Problèmes de l'âme moderne*, Buchet-Chastel, 1996, pp. 245, 253 et 259 (NdT).

³⁵ Il s'agit sans doute du chapitre intitulé «La connaissance de soi, axe de l'avenir» (en anglais «The undiscovered self, present and future» dans l'anthologie utilisée par l'auteur) dans C.G. Jung, *Présent et avenir*, Livre de poche, 1995 mais je n'ai pas pu vérifier la traduction (NdT).

s'insère le travail de Jung, sa notion d'archétypes et d'inconscient collectif» (Labirintos do fascismo, Hedra, 2022, volume V, p. 143).

Cependant, au-delà de cette observation, qui continue à me paraître tout à fait juste, j'aurais dû situer l'élitisme de Jung dans la même lignée que le métafascisme d'Evola.

João Bernardo

GLOSSAIRE (établi par le traducteur)

L'aliénation selon Marx:

Chez Marx, l'aliénation caractérise à la fois le rapport de l'ouvrier à son produit, le rapport de l'ouvrier à ses moyens de production et, par là, au détenteur de ses moyens de production et le rapport de l'ouvrier à son propre travail, comme en témoignent ces citations des *Manuscrits de 1844* :

«L'économie politique cache l'aliénation dans l'essence du travail par le fait qu'elle ne considère pas le rapport direct entre l'ouvrier (le travail) et la production. Certes, le travail produit des merveilles pour les riches, mais il produit le dénuement pour l'ouvrier. [...]

L'aliénation de l'ouvrier dans son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et devient une puissance autonome vis-à-vis de lui, que la vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère. [...]

L'aliénation de l'ouvrier dans son objet s'exprime selon les lois de l'économie de la façon suivante : plus l'ouvrier produit, moins il a à consommer; plus il crée de valeurs, plus il se déprécie et voit diminuer sa dignité; plus son produit a de forme, plus l'ouvrier est difforme; plus son objet est civilisé, plus l'ouvrier est barbare; plus le travail est puissant, plus l'ouvrier est impuissant; plus le travail s'est rempli d'esprit, plus l'ouvrier a été privé d'esprit et est devenu esclave de la nature. [...]

L'aliénation n'apparaît pas seulement dans le résultat, mais dans l'acte de la production, à l'intérieur de l'activité productive elle-même. Comment l'ouvrier pourrait-il affronter en étranger le produit de son activité, si, dans l'acte de la production même, il ne devenait pas étranger à lui-même : le produit n'est, en fait, que le résumé de l'activité, de la production. Si donc le produit du travail est l'aliénation, la production elle-même doit être l'aliénation en acte, l'aliénation de l'activité. L'aliénation de l'objet du travail n'est que le résumé de l'aliénation, du dessaisissement, dans l'activité du travail elle-même. [...]

Or, en quoi consiste l'aliénation du travail ? D'abord, dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans son travail, celui-ci ne s'affirme pas mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l'ouvrier n'a le sentiment d'être auprès de lui-même qu'en dehors du travail et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. [...]

Nous avons considéré l'acte d'aliénation de l'activité humaine pratique, le travail, sous deux aspects : Premièrement, le rapport de l'ouvrier au produit du travail en tant qu'objet étranger et ayant barre sur lui. Ce rapport est en même temps le rapport au monde extérieur sensible, aux objets de la nature, monde qui s'oppose à lui d'une manière étrangère et hostile. Deuxièmement, le rapport du travail à l'acte de production à l'intérieur du travail. Ce rapport est le rapport de l'ouvrier à sa propre activité en tant qu'activité étrangère qui ne lui appartient pas, c'est l'activité qui est passivité, la force qui est impuissance, la procréation qui est castration, l'énergie physique et intellectuelle propre de l'ouvrier, sa vie personnelle – car qu'est-ce que la vie sinon l'activité – qui est activité dirigée contre lui-même, indépendante de lui, ne lui appartenant pas. L'aliénation de soi comme, plus haut, l'aliénation de la chose.» (Manuscrits de 1844)

«Les choses sont par définition extérieures à l'homme, et donc aliénables. Pour que cette aliénation soit réciproque, il suffit que les hommes se fassent implicitement face comme les propriétaires privés de ces choses aliénables et par là même précisément comme des personnes indépendantes les unes des autres.» (Le Capital, livre I)

État Elargi et État Restreint : *«L'État Élargi inclut la totalité des mécanismes responsables de l'extraction de la plus-value, c'est-à-dire les processus qui assurent aux capitalistes la reproduction de l'exploitation, y compris tous ceux qui, dans le monde de la production et de l'usine, garantissent la subordination hiérarchique et structurelle du Travail au Capital.*

L'État Restreint est celui des pouvoirs classiquement définis (civil, militaire, judiciaire) et des appareils répressifs traditionnels. Et c'est parce que l'État restreint est limité que João Bernardo utilise la notion plus vaste d'État Élargi pour rendre compte de la domination capitaliste aujourd'hui.

Bien sûr, quand on considère l'État de façon globale, il faut prendre en compte l'intégralité de la superstructure politique résultant de l'articulation entre État Élargi et État Restreint. Comme dans le monde capitaliste actuel, l'État Élargi se superpose à l'État Restreint, il englobe également le pouvoir dans les entreprises, tout comme les capitalistes qui se convertissent en législateurs, dirigeants de la police, juges, etc.

En résumé, ils constituent un quatrième pouvoir absolu et concentré, que les théoriciens des trois pouvoirs classiques dans le système constitutionnel ont systématiquement oublié, ou ont peut-être préféré omettre³⁶.»

Gestionnaires et classe bourgeoise : *«La classe bourgeoise est définie à partir d'une perspective décentralisée, c'est-à-dire en fonction de chaque unité économique dans son microcosme. La classe des gestionnaires, au contraire, a une dimension plus universalisante et est définie en fonction des relations entre les unités économiques et le processus global. Les deux classes s'approprient la plus-value ; elles contrôlent et organisent toutes deux les processus de travail ; elles garantissent le système d'exploitation et occupent une position antagonique par rapport à la classe ouvrière.*

Mais la classe bourgeoise et la classe des gestionnaires diffèrent à plusieurs égards : par les fonctions qu'elles exercent dans le mode de production ; par les superstructures juridiques et les idéologies qui leur correspondent ; par leurs origines historiques différentes ; et par leurs différents développements historiques.

Alors que la classe bourgeoise organise des processus particuliers afin de les reproduire sur un plan plus microcosmique, la classe des gestionnaires organise ces processus particularisés en les articulant avec le fonctionnement de l'économie mondiale et transnationale. Il convient également d'ajouter que, pour João Bernardo, la classe des gestionnaires peut prendre la forme d'une classe apparemment non capitaliste, mais ce n'est justement qu'une apparence. L'exemple de l'ex-URSS peut être très éclairant et est souvent évoqué par João Bernardo³⁷.»

³⁶ Ricardo Antunes, préface à la deuxième édition d'*Economia dos conflitos sociais*, 2009.

³⁷ *Idem*.

Quelques remarques du traducteur

Depuis 2002, j'ai souvent traduit ou reproduit des textes d'auteurs (ou de groupes) avec lesquels je n'étais pas d'accord, et j'en ai donc profité pour exprimer mes divergences sous la forme d'une petite note ou d'un court article dans la revue *Ni patrie ni frontières*. Cette démarche jugée irrespectueuse dans les milieux «révolutionnaires» m'a fréquemment été reprochée. Pour ne pas déroger à cette tradition, je reproduis donc ici les commentaires critiques³⁸ que j'ai envoyés au site *Passa Palavra*, dans la partie réservée aux discussions, et les réponses brèves que l'auteur a eu la gentillesse de m'adresser sur le site où son article «Peut-être» («*Talvez*») est paru entre le 6 et 20 octobre 2022.

Yves Coleman : Cher João, à part le désir de provoquer, je ne vois pas l'intérêt d'amalgamer les théories d'Hitler ou de Chamberlain avec le féminisme, ou plutôt les féminismes. Au cours des dernières années nous avons assisté à une polarisation extrême dans les milieux militants : le masculin est devenu un terme exclusivement négatif – désormais masculin est quasiment une insulte puisqu'il est associé à la mort et à la destruction ; quant au féminin, il est devenu un concept exclusivement positif – d'où l'adjectif féministe qui est devenu un compliment, ou plus précisément une vertu, et donc l'adjectif «masculiniste» s'est quasiment transformé en un synonyme de fasciste³⁹. Cette polarisation fondée sur le «genre» est revendiquée par la plupart des féministes, qui oscillent constamment entre le culturel (le mystérieux «genre» dont les définitions changent constamment) et le biologique (le sexe, tantôt considéré comme fondamental, tantôt nié selon les besoins de la cause politique).

(Le même processus se produit avec les identités raciales : puisque «*blanc*» est devenu synonyme de machisme, d'exploitation, d'impérialisme, de colonialisme, de viol, etc., et «*non blanc*» ou «*racisé*» synonyme d'exploité révolté.)

Au lieu d'assimiler les féministes à des parafascistes ou à des paranazis, il me semble plus juste de souligner leur idéalisme congénital, idéalisme qui concerne non seulement les différents courants féministes, mais presque tous les courants gauchistes ou anarchistes actuels – il suffit d'observer leur lâcheté face aux religions et aux institutions religieuses.

Pour ces courants «radicaux», il ne s'agit plus de se battre contre l'État, ou contre la hiérarchie dans une entreprise, ou contre l'organisation du travail. Ils seulement veulent lutter contre les «maux» sociaux dénoncés de façon apocalyptique, et curieusement pensés uniquement à l'échelle individuelle, malgré tous les discours tapageurs contre le «patriarcat»

³⁸ Seules les notes ont été ajoutées pour cette version en français.

³⁹ Cf. ces deux citations : «*La destruction de la nature n'est donc pas imputable à l'ensemble de l'humanité, mais aux hommes, qui ont construit une civilisation sexiste et scientiste et, plus largement, une société de domination*» (Anne Linne Gandon, «L'écoféminisme : une pensée féministe de la nature et de la société», *Recherches féministes*, volume 22, n° 1, 2009 ; d'un point de vue politique, il n'est pas innocent que cette docteure en psychologie soit devenue responsable des relations humaines au sein de la société Ten Cate Geosynthetics comme en témoigne son profil LinkedIn). «*Oui l'addition va être lourde, dans un monde sexiste où l'homme s'était réduit et identifié au Masculin destructeur pour laisser à la femme le Féminin conservateur, il avait cru investir dans la création des techniques ses forces d'agressivité et de destruction. [...] Les valeurs du féminin, si longtemps bafouées, puisque attribuées au sexe inférieur demeurent les dernières chances de survivance de l'homme lui-même.*» (Françoise D'Eaubonne, *Le féminisme*, Alain Moreau, 1972, citée par A.L. Gandon).

ou le racisme institutionnel. Chaque individu doit témoigner publiquement de sa souffrance et de son expérience individuelle, mais il ne doit surtout pas lier cette souffrance au fonctionnement de la société capitaliste elle-même et à sa destruction, simplement à de mauvaises attitudes individuelles.

Les deux armes utilisées par la plupart des féministes (outre le tweet ou le hashtag) sont les ONG identitaires et les lois de l'État. L'identitarisme des ONG permet à leurs militants d'obtenir un travail rémunéré⁴⁰ et de vendre leurs «compétences» ainsi acquises à des entreprises (de préférence multinationales) ou à l'État. L'ONG permet également aux dirigeants de s'assurer une carrière politique plus rapide ou d'atteindre de hautes fonctions étatiques au niveau national ou international. Et les dirigeants s'enrichissent aussi, comme Patrisse Cullors, cette cofondatrice de Black Lives Matter qui a acheté 4 maisons pour sa famille valant en tout plus de 3 millions de dollars et fait subventionner (par le biais de BLM) les activités de plusieurs de ses proches. Selon elle, ces millions ne viendrait pas des dons envoyés à BLM mais des droits d'auteurs qu'elle a touchés pour les livres⁴¹ qu'elle a écrits et des nombreuses conférences payantes qu'elle a données. Cullors ne se pose même pas la question de reverser ces revenus au mouvement qui lui a permis d'atteindre la notoriété et de gagner ces sommes que ne gagnera jamais une permanente de base dans une ONG ou même une prof d'université.

Les féministes et plus généralement les identitaires de tous bords ne demandent pas à l'État des droits démocratiques universels (comme l'ancien mouvement ouvrier), mais des droits ultra spécifiques pour des minorités de plus en plus petites, quitte à limiter les droits d'autres minorités ou majorités (cf. l'opposition entre les droits des «trans» – réels ou imaginaires – et les droits des femmes).

La récente bataille des militants «trans» les plus médiatisés dans le monde anglosaxon est clairement une bataille pour limiter les droits des femmes à bénéficier d'une certaine sécurité dans divers lieux (vestiaires, douches, toilettes, associations de soutien aux femmes, refuges

⁴⁰ A l'occasion du procès qui, depuis septembre 2022, oppose Black Lives Matter Grassroots (soit les sections de 25 villes ; <https://web.archive.org/web/20200829110134/https://blacklivesmatter.com/>) à la Black Lives Matter Global Network Foundation (le trio de dirigeants qui ont reçu 90 millions de dollars de dons dont la majeure partie a été placée... en Bourse), on découvre que les sommes reçues par les sections locales de BLM ont apparemment davantage servi à former des militants qu'à aider directement les familles dont l'un des membres avait été tué par la police. Cette absence totale de transparence et le déballage de linge sale qui en découle font évidemment le jeu de la droite et de l'extrême droite américaines. A ma connaissance, pas un seul article n'est paru dans la presse française de gauche ou d'extrême gauche et c'est dommage car cela aurait été une bonne occasion d'aborder la question du militantisme subventionné par l'État ou par les grandes entreprises. En anglais, au moins le site Politico et le quotidien «libéral» *The Guardian* ont osé mentionner le procès, voici donc quelques sources y compris de la «Fondation» BLM : <https://www.politico.com/news/2021/05/27/black-lives-matter-patrisse-cullors-491275> ; <https://www.politico.com/news/2020/12/10/black-lives-matter-organization-biden-444097> ; <https://fr.scribd.com/document/591075168/Black-Lives-Matter-Grassroots-v-BLMGNE> ; <https://www.theguardian.com/world/2022/sep/02/black-lives-matter-grassroots-lawsuit-global-foundation> ; <https://blacklivesmatter.com/the-black-lives-matter-global-network-foundation-board-of-directors-response-statement-to-melina-abdullah-and-blm-grassroots-press-conference/> .

⁴¹ L'un des s'intitule «Manuel abolitionniste : 12 étapes pour vous changer vous-même et changer le monde». Le thème des «douze étapes» est une tarte à la crème des manuels de développement personnel et autres écrits charlatanesques et religieux.

pour femmes battues, prisons, etc.), mais aussi les droits des femmes à faire du sport sans avoir à affronter des hommes-transformés-en-femmes par des opérations ou une simple «auto-déclaration». La bataille pour abaisser l'âge des médicaments pris pour «changer de sexe» (?) et l'âge auquel des opérations irréversibles peuvent être pratiquées est une bataille qui limite également les droits fondamentaux des enfants et des adolescents.

Donc, je le répète, il me semble plus utile d'attaquer l'idéalisme de ces personnes que d'opérer un amalgame féminisme/fascisme qui ne peut que provoquer des malentendus. La critique de l'idéalisme de la gauche (en ce qui concerne ses positions sur le féminisme ou les identités raciales), la critique de son antimatérialisme philosophique, de son déni des réalités sociales et biologiques, suscitera naturellement l'incompréhension dans ces milieux, mais au moins ouvre-t-elle la perspective d'un dialogue minimal.

Pourquoi perdre du temps avec ces gens-là ? Parce que c'est l'idéologie dominante chez une partie des jeunes d'aujourd'hui qui ont pour seules sources d'information les réseaux sociaux, mais elle a des conséquences sociales beaucoup plus larges que la sphère universitaire.

João Bernardo : Cher Yves, dans la dernière édition des *Labirintos do fascismo* (Hedra, 2022), le sixième volume est entièrement consacré au thème des «Métamorphoses du fascisme», et le troisième chapitre, qui compte un peu plus de cent pages, est intitulé «Fascisme postfasciste». Il ne s'agit pas de faire un amalgame, car je ne réduis pas ces phénomènes au fascisme classique. C'est pourquoi je les appelle post-fascistes. Le devoir de l'historien est de découvrir les relations et les ruptures, les convergences et les séparations, en tirant les fils d'une toile. Et si, dans un fait ou un processus donné, nous découvrons la répétition ou l'écho d'autres faits et processus, cela indique l'existence d'une relation. «*Je ne crois pas beaucoup aux coïncidences. Si vous remontez assez loin, elles ont généralement une signification*», dit Lew Archer à Tony Torres dans *La côte barbare* de John Ross Macdonald [10/18, 2004]. Ce principe suivi par le détective est celui qui devrait guider les historiens. Il ne s'agit pas de coïncidences ou d'amalgames, mais de la découverte de relations profondes, dont le sens doit être révélé.

Yves Coleman : Cher João, je reviens à mon billet sur l'amalgame féminisme/fascisme. En France, nous avons une radio, France Culture, dont l'influence a beaucoup augmenté ces dernières années. Elle diffuse de la propagande identitaire toute la journée, de façon plus ou moins lourdingue. Le vocabulaire identitaire a influencé la réflexion de la plupart des journalistes et intellectuels invités sur cette radio. Des mots comme le «*ressenti*», «*les premiers (les premières) concerné(e)s*», «*le corps*» (nouveau mot magique de l'identitarisme) sont systématiquement utilisés pour parler des femmes, des personnes issues des anciennes colonies, des immigrés africains ou maghrébins, etc. Ce vocabulaire psychologisant est utilisé pour décrire la situation des femmes et des hommes dominés par le «patriarcat», le «post-colonialisme», le «racisme d'État», etc. Ce vocabulaire me semble très éloigné du vocabulaire fasciste.

Sans compter que les moyens proposés et utilisés (changer les comportements individuels sexistes ou racistes ; culpabiliser les hommes ou les «*Blancs*» en les amenant à réfléchir à leurs «*privilèges*» ; adopter des lois plus «*inclusives*» et faire de la parentalité un droit humain fondamental) n'ont rien à voir avec ceux des fascistes : le recours systématique à la violence extra-étatique, puis à la violence et à la terreur lorsqu'ils détiennent le pouvoir. Le monde brumeux imaginé par les féministes et les identitaires est pour moi un monde chrétien, fondamentalement religieux, où chaque individu accomplirait pacifiquement sa révolution morale aidé par des groupes de conscience et des psychologues. Il ne s'agit nullement d'un monde totalitaire dans lequel un État, un parti et des forces armées et policières contrôleraient

tous les comportements individuels. Il est important d'établir ces différences car les guerres culturelles de la droite et de l'extrême droite sur Youtube et dans d'autres médias utilisent toujours des analogies entre le féminisme ou la *Critical Race Theory* (théorie critique de la race⁴²) et le stalinisme, le maoïsme et le fascisme.

Le fait d'utiliser le mot «fascisme» n'aide pas beaucoup car les gens ne retiendront que la deuxième partie de cette expression : «fascisme». Le féminisme pré-institutionnel ou déjà institutionnalisé et, d'une certaine manière, l'antiracisme institutionnel, sont des phénomènes très différents et nouveaux. Ils ne mobilisent pas les masses, ils n'utilisent pas la violence, ils ne créent pas d'organisations totalitaires, ils veulent seulement améliorer le fonctionnement du capitalisme et de la société capitaliste avec une représentation proportionnelle des minorités ou des majorités (femmes). L'idéal de ces personnes est que 50% des chefs, des flics, des militaires, des cadres, des directeurs et des capitalistes soient des femmes, et que l'on accorde des pourcentages «égalitaires» aux minorités dans les classes dominantes et les appareils répressifs. Nous sommes très loin des «révolutions» fascistes, ne penses-tu pas ? J'ai essayé d'analyser l'identitarisme dans plusieurs textes, si tu souhaites connaître mon point de vue⁴³.

Il me semble qu'il existe d'autres différences fondamentales entre les identitarismes sexuels ou raciaux et les identitarismes populistes, postfascistes, etc. Appliquer le concept de post-fascisme aux féminismes ou aux identitarismes raciaux est, à mon avis, aussi inopérant que de parler d'«islamofascisme» à propos de TOUS les courants de l'islam politique. Non seulement nous n'affrontons pas la nouveauté (et aussi les impasses des courants identitaires), mais nous ne comprenons pas non plus leurs effets parfois POSITIFS, contrairement aux différents fascismes, populismes et post-fascismes qui n'ont aucun aspect positif, même au niveau des droits démocratiques les plus élémentaires.

Même si les bureaucraties syndicales américaines et les groupes de gauche ont joué un rôle important dans le mouvement des droits civiques et la lutte contre la ségrégation raciale, et même si une partie de la classe dirigeante a soutenu ces combats, c'est aussi en partie grâce aux mouvements identitaires ethnico-religieux afro-américains que des centaines de milliers de Noirs ont enfin pu occuper des emplois qualifiés en usine et entrer dans la fonction publique, même s'ils étaient au bas de l'échelle. Ils ne sont plus confinés à des emplois de domestiques, de serveurs ou d'ouvriers non qualifiés, comme cela avait été le cas même dans le nord des États-Unis.

Quant aux mouvements féministes (encore une fois, pris de manière indifférenciée, donc approximative et caricaturale), dont la «vague metoo» avec toutes ses ambiguïtés, ils ont permis à des centaines de milliers de femmes non seulement de prendre la parole et de dénoncer les actes horribles dont elles ont été victimes, mais aussi de promouvoir une certaine solidarité face aux violences et/ou au harcèlement moral qu'elles ont subis.

Cette solidarité est un point très positif.

Prenons un cas très récent qui suscite une vive polémique en France. Sandrine Rousseau, une «apparatchik» écologiste, a réussi il y a dix ans à faire virer un dirigeant des Verts

⁴² Il n'existe évidemment ni une seule «théorie critique de la race», ni une seule «théorie du genre», ni un seul «féminisme». Mais les participants à ces guerres culturelles, qu'ils soient de droite ou de gauche, ne s'arrêtent pas à ces subtilités.

⁴³ Cf. notamment «Du "Black-Blanc-Beur" à la "race sociale" : la confusion s'épaissit chez les gauchistes gaulois», 2017 (<https://nfnf.eu/spip.php?article256>) ; «"Blanchité" et "races sociales" : un festival de contradictions et de contorsions théoriques», 2018 (<https://nfnf.eu/spip.php?article543>) ; et «"Race", "genre" et tours de passe-passe biologiques», 2019 (<https://nfnf.eu/spip.php?article657>).

français de son parti pour harcèlement sexuel à son égard. Maintenant, elle rend public le comportement peu correct d'un autre leader masculin des Verts. Cette femme veut jouer un rôle majeur chez les écologistes ; lorsqu'elle a quitté la politique pendant quelques années, elle a essayé d'atteindre de hautes responsabilités en tant que gestionnaire (elle est devenue vice-présidente de l'université de Lille) ; lorsqu'elle est revenue chez les Verts, son ambition était de devenir leader de ce parti et pourquoi pas, un jour, être présidente de la République française. Je n'apprécie ni son comportement carriériste ni son programme politique. Mais si Sandrine Rousseau parvient, avec d'autres féministes identitaires, à mettre fin au harcèlement moral et sexuel des militants masculins contre les militantes de son parti et d'autres groupes dits de gauche (puisqu'elle essaie aussi de contribuer à transformer d'autres organisations rivales), le résultat final (l'exclusion des harceleurs sexuels et même des violeurs dans les partis de gauche) sera quand même très positif... et très loin de tout post-fascisme, tu ne trouves pas ?

João Bernardo : Cher Yves, dans une perspective profonde et à long terme, la circularité biologie/culture et culture/biologie a caractérisé le fascisme, notamment le national-socialisme allemand, tout comme elle caractérise les identitarismes aujourd'hui. C'est pourquoi je les considère comme des métamorphoses du fascisme. Mais des métamorphoses dans une époque qui a changé beaucoup de choses. Pour le fascisme classique j'ai défini un axe endogène, composé dans un pôle par l'ensemble du parti + les milices et dans l'autre pôle par l'ensemble des syndicats + les milices. Cet axe endogène suffit à définir un mouvement fasciste. Mais pour qu'un mouvement prenne le pouvoir et devienne un régime, il est nécessaire qu'il s'articule avec un axe exogène, composé dans un pôle par l'armée et dans l'autre par les Églises.

Or, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, des changements substantiels sont intervenus dans ces quatre pôles. Et maintenant, avec Internet et les réseaux sociaux, les milices musclées, si elles n'ont pas disparu, ont été en grande partie remplacées, et dans tous les cas renforcées, par ce que je pourrais appeler des milices virtuelles. C'est pourquoi je considère la métamorphose identitaire du fascisme comme un mode postfasciste du fascisme. C'est dans ce cadre que je présente la question.

Remarque qu'il ne s'agit pas ici de te convaincre, mais seulement de m'expliquer.